

DANIEL PENNAC Président d'honneur du Livre sur les quais, qui se tient ce week-end à Morges, l'écrivain français nous a reçus chez lui à Paris pour évoquer l'inoubliable saga Malaussène et le «Journal d'un corps».

«J'ai des attaques de jeunesse»



Rendez-vous

avec Daniel Pennac
au Livre sur les quais,
Morges:

> ve 5 septembre à
12h30 au Studio RTS
pour «Le 12.30», La
Première; à 13h45 au
Studio RTS pour «La

Librairie francophone»,
La Première (Daniel
Pennac, David
Foenkinos, Simonetta
Greggio, Max Lobe);
> sa 6 à 13h, rencontre
et débat à l'issue
d'*Ernest & Célestine*,
film d'animation de

Benjamin Renner,
Vincent Patar, Stéphane
Aubier; à 14h40,
discussion avec Pennac
sur Le Lausanne, Salon
Haute-Savoie;
> di 7 à 15h au Casino,
lecture de *Journal d'un
corps* par Pennac.

www.livresurlesquais.ch

Photo.

Daniel Pennac prépare
des plans précis pour
ses romans.

CATHERINE HÉLIE/
GALLIMARD

Dix-sept juillet 2014, l'une des rares journées caniculaires de l'été parisien. Il fait 30° rue de Belleville où vit Benjamin Malaussène... heu, Daniel Pennac, mais beaucoup moins dans la petite cour ombragée devant sa maison et carrément frais dans la pièce dans laquelle on surgit dès qu'on passe le seuil de la porte: un salon agencé comme une salle de bistrot avec petites tables et fauteuils clubs, orné d'immenses parois bibliothèques remplies de livres. «Je ne peux pas vous offrir plus glamour qu'un verre d'eau», s'inquiète Daniel Pennac. «Pourquoi serai-je le Président d'honneur du Livre sur les quais? Je n'avais pas de raison de refuser une proposition pareille! Et puis je vais y retrouver un ami, mon traducteur japonais Akira Mizubayashi, lui-même romancier et auteur de deux livres. Mais j'aurais eu des raisons de dire non, car j'ai beaucoup de travail.» Après une année passée à lire son dernier roman, *Journal d'un corps*, sur la scène du théâtre des Bouffes du Nord et du Rond Point des Champs-Élysées à Paris – et dans une quinzaine de villes en Italie –, Daniel Pennac entame un nouveau livre et termine une bande dessinée avec Florence Cestac.

Comment démarrez-vous un roman? Quand vous sentez-vous prêt?

Daniel Pennac: J'ai d'abord un projet. Ensuite, je fais un plan thématique qui inclut tout ce dont je veux parler. C'est assez long, car les thèmes ne se dévoilent pas toujours facilement. Puis je fais un plan structurel et anecdotique, chapitre par chapitre. Ainsi, quand je me mets à écrire, l'écriture n'a pas à inventer le reste de l'histoire, elle n'a plus qu'à s'inventer elle-même. Selon moi, si l'histoire est le moteur qui entraîne le lecteur à travers le livre, c'est l'écriture qui prime. On a du mal à imaginer, à lire la saga des Malaussène, qu'ils ont été autant pensés avant, n'est-ce pas? (*sourire*) C'est ce qui explique pourquoi il se passe souvent quelques années entre deux livres. Je suis un lent.

Quelle est la thématique qui a généré

la saga Malaussène, justement?

– J'ai eu envie de traiter de façon prosaïque le thème du bouc émissaire, dont le philosophe René Girard a fait dans ses écrits un examen plus large, où il montre que le bouc émissaire est constitutif des groupes sociaux. J'avais décidé de contourner cette idée en racontant la vie d'un type dont le métier était d'être bouc émissaire. Ensuite, des thèmes secondaires sont apparus: démantèlement des sectes dans *Au Bonheur des ogres*, politique et urbanisme dans *La Fée carabine*, question de l'âge dans *La Petite Marchande de prose*.

Dans *Journal d'un corps* (2012), où vous évoquez un homme à partir de ce qui se passe dans son corps, il semble qu'apparaît une tonalité plus personnelle et intime.

– Oui, je ne cache pas qu'il contient pas mal de passages autobiographiques. Comme cette atteinte physiologique de l'acouphène. J'ai connu cet état d'effolement total, provoqué par la surprise de me réveiller un matin avec un sifflement dans les oreilles et la peur de devoir mener jusqu'à la fin de ma vie une existence de baffle branchée à une radio que vous ne pouvez pas éteindre. J'ai appris depuis qu'il fallait que je fasse comprendre à mon cerveau qu'il devait considérer ce sifflement comme normal, constitutif de ma tête, et qu'il ne le classe pas comme un bruit de fond.

Cette place donnée au corps et à ses ressentis est rare en littérature.

– Le corps n'y apparaît le plus souvent qu'en majesté. Le protagoniste fait l'amour, la guerre, il travaille... La réalité physique du corps occupe un pour mille de ce qui compose habituellement la matière des romans et relève de la sociologie, de la philosophie, de la mystique, de l'affectif, de l'histoire... J'ai donc eu envie d'inverser cette proportion, de faire du corps la matière même du livre.

Vous réussissez même à raconter les êtres par ce que dégagent leur corps et leurs mouvements.

– C'est un phénomène que j'ai observé

plusieurs fois, un phénomène de possession du corps des autres à notre insu et au leur. Je l'ai remarqué avec l'un de mes frères, qui est décédé, et avec lequel je m'entendais extrêmement bien. Un jour, en prenant mon café, j'ai eu un geste et je me suis dit: «C'est Bernard!» Il était incarné en moi. J'ai fait le geste exact qu'il aurait fait en buvant un café et cette sensation de possession de mon corps par le souvenir de lui m'a enchanté.

Dans *Journal d'un corps*, on suit votre héros jusqu'à sa mort, à 87 ans. Vous ne faites pas du grand âge un naufrage...

– Beaucoup disent que la perte de fonctions physiques due à l'avancée en âge est une humiliation. Chez moi, cette perte de fonctions a plutôt tendance à me reposer! (*rires*) Moins j'en fais, mieux je me porte. Evidemment, je mets la douleur à part, c'est une autre question. Mais que voulez-vous faire contre l'amoindrissement des fonctions? Je pense qu'on peut l'envisager autrement que comme une soustraction de soi. C'est juste une modification. Sans compter qu'on peut avoir jusqu'au bout des attaques de jeunesse. Je ressens cela très souvent. Je vois un chien ou un chat, je bondis sur mes pieds pour leur courir après et je réalise que je ne peux plus me mettre en route aussi rapidement. J'accepte le temps qui passe. C'est comme disait mon père le seul moyen qu'on a trouvé pour ne pas mourir jeune.

La Liberté

En cinq dates

1944. Naissance à Casablanca. Dernier d'une fratrie de quatre garçons, Daniel Pennachioni vit où son père militaire de carrière est affecté. Mauvais élève, il s'en sort grâce aux livres qu'il dévore souvent en cachette.

1985. Publication d'*Au bonheur des ogres*. On retrouvera son héros Benjamin Malaussène, habitant de Belleville, dans cinq autres romans.

1995. Pennac quitte l'enseignement. Il se consacre à l'écriture et à la lecture de ses livres dans les théâtres.

2007. Prix Renaudot pour *Chagrins d'école*, où il raconte ses souvenirs de «cancre». Une leçon de pédagogie pour les enseignants et de bienveillance pour les parents d'enfants peu brillants.

2014. *Journal d'un corps* sort en version augmentée chez Folio. L'an dernier, une version illustrée par Manu Larcenet est parue chez Futuropolis.

VC/LIB